

Une apostille aux conjectures, destin, mantique et fantomal¹

*Astrois tekmairesthai*²

à Ronald Klapka

Poser et tenter d'élaborer la question du destin n'est pas sans risques : viennent aussi, solidaires de ces gestes, la question du fantomal et celle du mantique.

Fantomal et mantique, autrement dit des compagnons qui peuvent s'avérer fort embarrassants.

L'anthropologue Christophe Pons notait ainsi la réticence de sa discipline à envisager des manifestations qualifiées de « surnaturelles », qui heurtent notre rationalité, réticence – par exemple – à considérer l'autonomie de ces « phénomènes spectraux » que Christophe Pons interroge en Islande. « Non sans raison » comme il l'écrit, l'anthropologie redoute « qu'il leur soit prêté une intentionnalité – ou une intelligence – qui, plusieurs fois déjà, l'a fait glisser sur des versants hasardeux³. La crainte est justifiée. *Mais à craindre le pire on risque aussi de manquer l'essentiel* »⁴. Car en réduisant les êtres créés à de simples formations fantasmatiques, à d'inertes artefacts animés par les seules croyances populaires, l'anthropologie adopte paradoxalement « une attitude anti-sociologique qui consiste à ne pas retenir ici la leçon durkheimienne sur les lois sociales » : de telles formes sont mues par des lois qui ont leur propre mode de déploiement indépendamment des individus qui y ont affaire.

D'autant qu'il faut aussi constater que les certitudes de notre rationalité défontent aujourd'hui. Un mathématicien, Misha Gromov, n'hésite pas à affirmer : « La réalité objective des choses sera à jamais cachée et l'on ne peut connaître que des relations. Tout ce que nous appelons le réel est fait de choses qui ne peuvent pas être considérées comme réelles »⁵. Proposition fissurant le réel, le divisant, et qui n'est sans doute pas sans surprendre : elle nécessite pour le moins d'être dépliée. Par exemple avec ce que la langue allemande permet de distinction entre *Realität* et *Wirklichkeit*, entre réel et effectivité. Si bien qu'il faut admettre que, ainsi que l'écrivait Gaston Bachelard, nous avons désormais affaire à une réalité *postulée*⁶. C'est ce qu'indique le terme de « conjectures ». Nicolas de Cues anticipait en quelque sorte, avec l'ouvrage ainsi intitulé, un post-newtonisme près de deux cents ans avant que celui-ci ne s'impose à nous pour quelques siècles. Comme l'avaient repéré Heisenberg et Heidegger, avec un réel ainsi postulé, indéterminé⁷ nous ne sommes plus dans un registre de *Weltanschauung* où les représentations assurent la consistance et la

¹ Après-coup de la présentation (soit un dialogue avec Ronald Klapka) de l'ouvrage *Ça dépasse l'entendement* à la librairie *La terrasse de Gutenberg*, le 22 février 2013.

² *Astrois tekmairesthai* ou *astrois semeioústhai* : « conjecturer d'après les astres ». Expression proverbiale qui s'applique à ceux qui entreprennent une longue navigation solitaire. Cf. M. Detienne et J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Flammarion, 1978, p. 216, note 67.

³ Remarquons que cette question de l'intentionnalité est singulièrement compliquée par des manifestations de type possessionnel, non pas les formes tapageuses à la Charcot mais les formes « fantomales », des possessions que l'on pourrait dire « blanches », silencieuses (enfants de cire, *alastor*... voire technique moderne, cet hôte étrangement inquiétant) dont les formes sont régulièrement méconnues.

⁴ Christophe Pons, *Les liaisons surnaturelles*, CNRS éditions, 2011, p. 9. C'est moi qui souligne. Également *Le spectre et le voyant*, Voix germaniques, 2002.

⁵ *Introduction aux mystères*, Actes Sud, 2012, p. 18.

⁶ *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, 2011, p. 134.

⁷ Indétermination mais non incertitude.

certitude du réel⁸. Que l'on en juge : « Spectre lumineux ou spectre de nombre ? », corps chimiques n'ayant pas plus de « réalité » que l'*Énéide* ou la *Divine Comédie*, interprétation d'un « donné » de la physique réduit à un semis de taches lumineuses et de traces qui, selon Heidegger, ne requiert pas moins de présupposés que l'interprétation d'un poème. Remarquable proximité du philosophe de la Forêt Noire avec Werner Heisenberg, lequel écrivait en 1955 : « Le concept de complémentarité, introduit par Bohr dans l'interprétation de la théorie quantique, a encouragé les physiciens à utiliser un langage ambigu plutôt que non ambigu, à utiliser les concepts d'une manière plutôt vague en conformité avec le principe d'indétermination, à appliquer alternativement différents concepts classiques qui mèneraient à des contradictions si on les utilisait simultanément »⁹. Au total, « une utilisation du langage à la manière des poètes ».

En 1962, au début de sa conférence « Temps et Être », Heidegger convoquait de concert Heisenberg, Klee, Trakl, en renonçant à toute intelligibilité immédiate : « Il nous faudrait là aussi abandonner la prétention de comprendre immédiatement ; il nous faudrait cependant prêter l'oreille ». Prêtons aujourd'hui la nôtre à ce que rapportait Geneviève Calame-Griaule¹⁰ dans un domaine fort éloigné puisqu'il s'agit de la divination chez les Dogon. Leurs devins s'intéressent aux seules *traces* laissées par le passage des chacals au cours de la nuit, et non aux animaux eux-mêmes. La lecture mantique concerne ici le seul réseau des signes (faisant abstraction des animaux qui les ont inscrits). Comme le note Anne-Marie Christin¹¹, sont ainsi relativisées par les Dogon les thèses logocentriques de James Février ou de Carlo Ginzburg attribuant aux chasseurs du néolithique l'origine de l'écriture et du discours. Selon ces deux auteurs, une même matrice serait en effet commune à l'un et à l'autre : c'est la narration (le chasseur aurait été le premier à « raconter une histoire » en la reconstituant, dans une perspective génétique, à partir de sa lecture des traces muettes).

L'idéogramme par exemple, « n'est pas "signe" au sens d'empreinte, ou de marque, mais dans la mesure où son lecteur était l'héritier laïque du devin, – comme l'espace graphique l'est lui-même du ciel étoilé –, il est un signe que l'on interroge »¹². Anne-Marie Christin, rappelle en ce sens que, en Mésopotamie et en Chine, la divination a joué un rôle déterminant dans la mutation de l'image en écriture. Avec en particulier la supposition que « sur certains supports dont la valeur symbolique était d'une particulière intensité – le foie du mouton en Mésopotamie, la carapace de tortue en Chine, que l'on concevait d'ailleurs l'un et l'autre comme des miroirs du ciel – les dieux avaient inventé un système de signes leur permettant de faire parvenir aux hommes de véritables messages visuels »¹³. En Chine l'écriture est conçue comme la transposition dans le mode humain « d'un mode de communication initialement destiné à rendre lisible l'invisible ; elle marque une appropriation ». Au Japon, le support (fût-il laissé vacant) est remarquablement privilégié, « hommage rendu à la matière par laquelle le texte devient visible », témoignant, dit Anne-Marie Christin, « de façon secrète et indirecte, de ses liens demeurés constants avec l'invisible »¹⁴. C'est sans doute ce qu'indique, en son

⁸ Même si ce constat est rapidement passé aux oubliettes comme le prévoyait Heidegger.

⁹ Cité par C. Chevalley, « Complémentarité et langage dans l'interprétation de Copenhague », *Revue d'histoire des sciences* 38, n° 3-4, p. 251-292. De ce point de vue, on peut se demander si l'hégémonie parfois caricaturale de la psychanalyse lacanienne en France n'est pas contradictoire avec une démarche conjecturale.

¹⁰ *Ethnologie et langage, la parole chez les Dogon*, Gallimard, 1965.

¹¹ Anne-Marie Christin, *Poétique du blanc. Vide et intervalle dans la civilisation de l'alphabet*, Vrin, « Essais d'art et de philosophie », 2009. Je remercie Jean-Claude Molinier de m'avoir indiqué le travail de cette linguiste.

¹² *Ibid.*, p. 36.

¹³ Avec l'apparition du devin, ni mage ni prophète, comme « super-lecteur ». *De l'image à l'écriture*, « Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimédia », Flammarion, 2012, p. 12.

¹⁴ « Au point que l'on pouvait, en désespoir de cause, pour ne pas rompre la relation sociale, se résoudre à rendre une simple feuille blanche » écrit Jacqueline Pigeot dans *Questions de poésie japonaise*, PUF, 1997, p..

domaine (lui aussi quelque peu divinatoire), le peintre Francis Bacon, quand il écrit que l'histoire ne doit pas parler plus haut que la peinture.

La lettre latine en revanche, entité fixe et close, porteuse d'une valeur précise, « n'est pas de l'ordre du *signe* mais de la *trace* ».

Le linguiste Charles Peirce évoquait son « bonheur » au moment où il reconnut l'écriture de Lady Welby sur l'enveloppe d'une lettre, à ce propos Anne-Marie Christin commente :

« Si en effet l'écriture de Lady Welby peut être considérée comme un "indice" de sa personne, c'est à la fois parce que le tracé de ses lettres comporte certains effets de plume qui leur sont particuliers, mais aussi parce qu'il existe entre les mots et les lignes ainsi tracés un rythme d'espacement qui en est indissociable¹⁵. Or un tel rythme ne vient pas à une écriture par son graphisme mais par ce qui l'environne et la détermine comme texte : il naît du blanc du papier¹⁶.

Du blanc, et non du papier »¹⁷.

« C'est sa qualité d'apparence antérieure à toute trace qui fait l'iconicité du support d'un texte ou d'une image »¹⁸.

Si le miroir est en Occident un objet essentiellement narcissique, il n'en va pas de même en Orient. Le moine Urabe Kenkô, commentant le vide du miroir et ce qu'il peut nous apprendre de l'esprit humain, écrivait au xiii^e siècle : « Quand une maison est habitée, personne n'y peut entrer sans un motif, mais si une maison est vide, elle recevra des visites à la fantaisie des passants : bien plus, des animaux comme les renards et les hiboux, n'étant plus incommodés par l'odeur de l'homme, y viendront gîter à leur gré. On voit aussi apparaître des ombres étranges qu'on appelle les "spectres des arbres" »¹⁹.

Cette image de la maison inhabitée rejoint celle, plus moderne, du sismographe : Aby Warburg identifiait en Jacob Burckhardt et Nietzsche ce qu'il nommait des « récepteurs d'ondes mnésiques », des « sismographes très sensibles, dont tremblent les fondations lorsqu'ils doivent capter l'onde et la transmettre »²⁰. En somme des sortes de « supports », des subjectiles.

Dans le texte « Sismographie du temps »²¹, Georges Didi-Huberman soulignait à la suite de Warburg l'écart entre les styles des deux penseurs (Burckhardt et Nietzsche). Burckhardt, accueillant les ondes du temps passé et en mesurant toutes les menaces, remaniait le savoir historique, l'ouvrait à de nouvelles régions tout en se protégeant de « l'expérience tellurique du temps » et en « conjurant les spectres ». Selon Didi-Huberman, le maintien d'une certaine distance, une démarche architecturale (construction « pierre à pierre ») protégeaient Burckhardt des effets les plus dévastateurs du « démonique » (terme d'Aby Warburg).

¹⁵ Ce rythme d'espacement est aussi le fait de ce que l'on pourrait nommer « les mots entre les mots », mode qui est plus évident avec la liberté de placement des mots dans les langues casuelles (par exemple, dans l'*Énéide*, les mots qui séparent le nom de la déesse des épithètes qui s'y rapportent).

¹⁶ Comme témoignage au sein même de notre culture de cette importance du support, Anne-Marie Christin prend l'exemple d'une correspondance de Charles S. Peirce avec Lady Welby : Peirce souligne l'importance « dynamoïde » du papier, « dont les effets peuvent surprendre ou charmer », importance également de l'enveloppe (telle qu'elle implique l'intervention successive de trois partenaires).

¹⁷ *Poétique du blanc*, op. cit., p. 45.

¹⁸ L'iconicité réside dans le degré de similitude entretenu avec l'objet que la représentation vise.

¹⁹ *Ibid.*, p. 204. Jean Lancry, dans un très remarquable texte, « La part de l'ombre dans la création artistique » (dactylographié), repère et commente comment « l'infra-mince » de l'ombre de Marcel Duchamp vient en acte hanter la porte en bois du seuil de *Étant donnés* au musée de Philadelphie (ainsi que chacun des spectateurs de cette œuvre). * *NDLR* : ce texte a été publié par *Apolis* en décembre 2013 sous le titre *De l'ombre chez (ou sur?) Marcel Duchamp*. Quatre-vingts notes conjointes ou ombres portées sur *Étant donnés*.

²⁰ Aby Warburg, Texte de clôture du séminaire sur Jacob Burckhardt, *Cahiers du Musée national d'Art moderne* n° 68, été 1999, p. 21-23. Michèle Montrelay évoque dans un de ses textes une « fonction "vibratoire" du corps humain ». Le sarangi, cet instrument de musique hindou, est peut-être plus riche d'associations possibles.

²¹ Georges Didi-Huberman, « Sismographies du temps : Warburg, Burckhardt, Nietzsche », *Cahiers du Musée national d'Art moderne* n° 68, été 1999, p. 5-20.

Nietzsche, en revanche, en recevant de plein fouet les vagues du temps, finira par s'y noyer comme on sait. « Le sismographe aura eu à peine le temps d'inscrire sa sentence que, déjà, il vole en éclat ». Warburg en concluait que Burckhardt et Nietzsche représentent deux types de prophètes, de nabi, opposés.

Saluons la force du geste des Dogon, attentifs aux « vagues du temps » mais refusant de céder aux leurre rassurants de la présence et du sens en n'hésitant pas à révoquer les chacals traceurs de signes (qui ne sont ici que scribes, certes sacrés, mais contingents), ces Dogon qui frayent ainsi en leur mantique l'ouverture à un rapport primordial au destinal, à une archi-écriture, en deçà de la trace empirique.

Si nous insistons ici sur l'archi-trace, c'est pour tenter de dégager (dans un après-coup) l'écart notable que nous pouvons constater entre nos « conjectures » quant au destin et la perspective freudienne. L'écart en particulier avec ce qui est parfois désigné comme « névrose de destinée » (Freud parlait quant à lui de Schicksalzwang, de « compulsion de destin »)²².

Dans une Lettre à Zweig du 14 avril 1925, Freud écrivait : « Notre façon prosaïque de lutter avec le Démon consiste en ceci que nous le décrivons comme un objet scientifiquement saisissable »²³. En suivant Freud, on peut sans doute considérer le destin comme un mythe « endopsychique » : « L'obscur perception interne de son propre appareil psychique suscite des illusions de pensée qui, naturellement, sont projetées vers l'extérieur et de manière caractéristique dans l'avenir et dans un au-delà »²⁴.

« Projection paternelle » dit encore Freud dans *Le problème économique du masochisme*²⁵. « La personne semble vivre passivement quelque chose sur quoi elle n'a aucune part d'influence ». Selon Freud, « la psychanalyse a d'emblée tenu qu'un tel destin était pour la plus grande partie préparé par le sujet lui-même et déterminé par les influences de la petite enfance »²⁶.

L'histoire parle donc, dans cette perspective, beaucoup plus haut que le destin, voire l'annule²⁷.

Ce rabattement freudien du destin sur le sujet, nous le contestons radicalement, tout en soulignant qu'il est parfaitement cohérent avec le rattachement de la psychanalyse à une Weltanschauung.

Il est donc indispensable que nous explorions les impasses auxquelles conduit parfois la position esquissée par Freud. En lisant certains auteurs on se trouve même souvent déconcerté par l'étalage de tant de certitude et de suffisance chez ceux qui arpentent une contrée qu'ils méconnaissent à ce point... cela tout en affirmant parfois que l'on « sait lire le texte à la lueur de l'inconscient »²⁸ (?).

« Seuls les pervers parlent bien de la perversion... » aurait affirmé Lacan. Cette phrase vise manifestement quelque chose de profondément juste, mais elle est en même temps

²² S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), dans *OCF.P.*, XV, p. 292-293.

²³ « Le Combat avec le démon confronte Kleist, Hölderlin et Nietzsche, "types allemands les plus représentatifs du poète terrassé par le démon", apparemment vaincus dans leur lutte contre une puissance extrahumaine qui présente tous les caractères du sacré » écrit Serge Niemetz (*Stefan Zweig, le voyageur et ses mondes*, Belfond, 2011, p. 39). « Scientifique » en effet, la procédure de Freud concernant l'abord du destinal procède par l'application d'un schéma de type mécaniste, d'allure en effet atomiste et analytique (au sens mathématique) et supposant un processus déterministe. Cf. Giorgio Israel, *La mathématisation du réel*, Seuil, p. 77. Concernant le traitement du devenir dans un cadre mécaniste, un chapitre de cet ouvrage est consacré au travail du mathématicien Vito Volterra sur l'équilibre entre espèces animales p. 52 sq.

²⁴ *Lettre à Fliess*, 12 décembre 1897 (*La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1969, p. 210).

²⁵ *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

²⁶ *Au-delà du principe de plaisir*, « Œuvres complètes », vol. XV, 1916-1920, PUF, 2002.

²⁷ D'ailleurs le destin parle-t-il ? Laissons pour le moment la question en réserve.

²⁸ Comme le proclame Paul-Laurent Assoun, à propos du *Moulin de Pologne* de Giono, dans *Analyses & réflexions sur Jean Giono*, « Les grands chemins », ouvrage collectif, Ellipses, 1998, p..

irrecevable, participant elle-aussi d'un rabatement sur le sujet, de la mise en place d'une nosographie falsifiante et pour le coup « perverse ».

Il conviendrait de parler plutôt de ceux qui ont une expérience de l'inferral. Du Tartare en tant que mise en acte spatiale et temporelle de l'apeiron, ce Tartare semblable à l'étendue marine, à la fois ténébres sans issues et liens inextricables, dont parlent Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant²⁹.

L'intérêt du travail (quelque peu torrentiel) d'un Paul-Laurent Assoun est de nous proposer un déploiement, parfois caricatural, des apories qui résultent d'un abord naïf du « destin » comme s'il s'agissait d'un quelconque objet empirique, ne nécessitant nulle élaboration préalable³⁰. La lecture de deux ouvrages de Paul-Laurent Assoun : *Le Préjudice et l'Idéal*³¹ et *Le pervers et la femme*³² est l'occasion de rencontrer la démonstration péremptoire et éclairante du risque pour un psychanalyste d'être aspiré par la position du prêtre quand il parle du destinal, du fait de la référence insistante voire exclusive à une « jouissance » liée à une faute originaire³³. Une série d'affirmations, assénées au lecteur, laissent d'abord perplexe, voire désorienté³⁴ : là encore on risque d'être piégé par les mots, d'être pris dans la confusion de divers registres du destinal, des registres non différenciés et ainsi amalgamés sommairement. Le destin, aux yeux de Paul-Laurent Assoun, se réduirait à une simple figure du surmoi : « Autoperception du surmoi : le sentiment destinal est au comble quand le surmoi devient sensible au moi : c'est l'acmé de la "surmoïsation" »³⁵.

Soit donc *Le Préjudice et l'Idéal* : comme le titre l'indique d'entrée l'accent est mis sur la dimension de préjudice : « ces sujets ont le sentiment d'avoir "déjà donné" »³⁶. Il s'agit de « "destins de vie" organisés autour de la conviction d'un préjudice originaire ou d'une origine préjudicielle »³⁷. Commentaire de Paul-Laurent Assoun : « le destin peut à l'occasion devenir une rente de situation »³⁸, ce qui permet « d'imaginer le préjudice »³⁹. Certes Paul-Laurent Assoun ne fait ici que poursuivre le propos de Freud au début de « Quelques types de caractères » (dans le passage intitulé « Les exceptions »⁴⁰). Cependant quand, parlant de la

²⁹ *Les ruses de l'intelligence, op. cit.*, p. 277-278. Le toréador Luis Miguel Dominguin, qui avait une pratique précise de la quadrature infernale du cercle, considérait « que la mort est comme un mètre carré qui tourbillonne dans l'arène. Le torero ne doit pas marcher dessus quand le taureau vient vers lui, mais personne ne sait où se situe ce mètre carré. C'est sans doute cela, le destin » (cité par Georges Didi-Huberman, *Le danseur des solitudes*, Minit, 2010, p. 31).

³⁰ Citons aussi *À l'écoute des fantômes* (éditions Fabert, 2010) de Claude Nachin, qui se termine par une conclusion dont le titre se passe de tout commentaire : *Pour l'hygiène mentale de tous*. Hygiène qui se décline en Prévention primaire, secondaire et tertiaire (la cure).

³¹ Anthropos, 2012, p. 66.

³² Anthropos, 1995.

³³ Et à (quasiment) la seule structure familiale.

³⁴ Effet peut-être aussi d'une aspiration sans borne par les logiques de l'édition, quand l'écrit analytique vire à la PME et devient hache-viande (moins celui du Goulag que celui des hamburgers !) ou hache-texte pré-mâché (avec un très étonnant système auto-citationnel).

³⁵ P. 75.

³⁶ P. 9.

³⁷ P. 16.

³⁸ P. 92.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Freud a cette énigmatique et remarquable formule (qu'il souligne) : « on parvient à mettre en évidence une particularité commune à tous les malades, dans les *destins antérieurs de leurs vies* : leur névrose se rattachait à une expérience ou à une souffrance qui les avaient touchés dans les premiers temps de leur enfance, dont ils se savaient innocents et qu'ils pouvaient estimer être une injustice, un préjudice porté à leur personne » (... *als eine ungerechte Benachteiligung ihrer Person bewerten konnten*), « Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard 1985, p. 142). C'est l'occasion de contester l'absence remarquable d'élaboration par Freud de cette dimension du « préjudice », préjudice référé en dernière instance à l'anatomie. Aux yeux de Freud, le « malade » (ou le « sujet ») « estimerait » donc être victime d'une injustice (le verbe allemand que traduit le français « estimer » est comme indiqué *bewerten*) et le destin (ce qui

« petite santé » de tant de créateurs, pourtant « passeurs d'un flot de vie », Gilles Deleuze constate qu'ils ont vu quelque chose de « trop grand pour eux », qui les a bouleversés voire écrasés, qu'ils ont rencontré des percepts à la limite du soutenable, des concepts à la limite du pensable, il indique une perspective qui est beaucoup moins réductrice, beaucoup plus généreuse par les voies qu'elle suggère⁴¹. Faudrait-il alors concevoir le préjudice comme effet de l'échec, rempli d'amertume, d'une création avortée ? Nous n'hésiterions pas à en faire l'hypothèse.

Assoun insiste et réinsiste sur le rôle central qui serait joué par la jouissance. Dans le paragraphe précisément intitulé Des bénéfiques à la jouissance, il évoque « cette question du noyau de jouissance inconsciente qui se trouve au fond de la souffrance morbide la plus avérée et la plus irrécusable... Provocation au malade qui s'entendrait dire, au plus profond de sa douleur : “Au fond – ou : dans le fond – tu jouis !” »⁴².

Certes, Assoun semble plus ou moins se douter de la menace que comporte la sollicitation à tout va de ce terme de « jouissance », et il tente sans doute d'y parer (ou plutôt de l'exorciser), mais il le fait en des termes parfaitement indécidables : « En premier lieu, c'est bien de jouissance inconsciente qu'il s'agit : et il ne s'agit pas de donner un concept général et banal de la jouissance, avant de rappeler que “bien entendu, tout ça reste inconscient !” Non, il y a une jouissance inconsciente, et elle est d'une toute autre texture que ce que l'on réfère habituellement à la jouissance »⁴³. L'auteur précise encore que cette jouissance « désigne, bien plutôt qu'un état, une posture subjective »⁴⁴.

Pourtant, si on lit Assoun on ne perçoit nullement en quoi son maniement du terme de jouissance différerait de ce qu'il nomme donc « concept général et banal de la jouissance ». Tant de citations l'indiquent, qui sont d'ailleurs autant de témoignages, souvent irrécusables, du danger de la paléonymie, c'est-à-dire du danger d'user de la langue en ne se préoccupant pas des a priori métaphysiques dont elle est porteuse. En l'occurrence ici ces termes de « jouissance », et de « sujet » (« découpant » manifestement un sujet psychologique même s'il est proclamé « inconscient »)⁴⁵.

prendrait ensuite un masque destinal) se réduirait à cette « estimation » : nous restons là en pleine psychologie ! C'est de *la malencontre avec une démesure* qu'il y va, démesure qui ensuite hante celui qu'elle a affecté et parfois les générations successives. Cette démesure n'est pas forcément familiale, ainsi, par exemple, la technique moderne (dont le caractère fantomal tient précisément à une telle démesure).

⁴¹ Avec une tout autre lucidité de questionnement, Lévi-Strauss constatait que dans toute société, il était inévitable qu'un certain nombre d'individus se trouvent placés « hors système ou entre deux ou plusieurs systèmes irréductibles ». Des individus à qui « le groupe demande, et même impose, de figurer certaines formes de compromis irréalisables sur le plan collectif, de feindre des transitions imaginaires, d'incarner des synthèses incompatibles ». Ces conduites en apparence aberrantes ne font donc que « transposer un état du groupe et rendre manifeste telle ou telle de ses constantes » (*Introduction à l'œuvre de M. Mauss*, p. XX, dans : M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF, coll. Quadrige, 1991, 1^{ère} éd. 1950). Dans la pompeuse introduction de la Collection « Psychanalyse et pratiques sociales » des éditions Anthropos, sous la plume de Paul-Laurent Assoun et Markos Zafropoulos, on apprend (éventuellement avec un certain amusement), qu'il ne s'agit pas « de rallonger les sciences sociales par quelque “psychologie” de l'inconscient, mais d'éclairer le réel social en son envers inconscient ».

⁴² C'est moi – PG – qui souligne le « tu ».

⁴³ Nous retrouvons avec ce mot de « jouissance » ce que Heisenberg indiquait du risque qu'il y a à « mettre du vin nouveau dans de vieilles bouteilles » : il n'en va pas autrement avec le mot de « sujet ». Assoun poursuit en constatant que « Freud, par son “au-delà du principe de plaisir”, ouvre la voie à la pensée de cette altérité au plaisir, qui donne sa vraie dimension à cet inconscient-là » (p. 56). Parlant d'une « clinique du destin » à propos des exemples allégués par Freud, laquelle clinique « aide à ancrer le “démoniaque” (*sic*) dans le réel et fonde le caractère “impressionnant” de tels tableaux d'existence », Assoun évoque une « compulsion de destin » et renvoie à nouveau à l'*Au-delà du principe de plaisir* (p. 71).

⁴⁴ P. 56-57.

⁴⁵ Dans *L'échec du principe de plaisir* (Seuil, 1979) Moustapha Safouan rappelle qu'une hétérogénéité topique s'impose au sujet : ce qui est déplaisir pour le conscient peut s'avérer plaisir pour l'inconscient. Il note que « le plaisir qui règne *dans* l'inconscient (*sic* ! c'est moi qui souligne : le Diable – autre chose que le *démoniaque*

On ne peut faire ici l'économie d'un certain nombre de citations d'Assoun : elles tissent un réseau contraignant qu'il importerait de dénouer.

Quelques échantillons donc⁴⁶ :

« Que *le sujet* soit cet agent du destin, c'est ce qu'*il* ne peut imaginer »⁴⁷. « Comment les sujets *se mettent-ils* dans une telle galère ? »⁴⁸. « Il y a une appétence morbide pour le destin »⁴⁹, « *le sujet* a donc à conjurer l'attrait morbide du destin »⁵⁰. « Il n'est pas exclu – peut-être est-ce même inhérent à la structure intersubjective du destin – que chacun des partenaires de ces scénarios⁵¹ assume le rôle alternatif ou simultané d'agent/patient de l'Autre destinal »⁵².

De même dans l'ouvrage *Le pervers et la femme*, par exemple : « *Le sujet*, y trouvant un plaisir inconscient, se croit obligé de supposer une force qui l'oblige à se replacer dans une telle conjoncture »⁵³.

La constellation familiale est hégémonique : « Le destin a le buste gémeaire de l'Imago du Couple procréateur »⁵⁴, « le destin est proprement le transcendantal parental »⁵⁵. Ou encore : « On s'interrogera sur l'obstination avec laquelle les descendants s'acquittent, par la répétition, de la dette inamortissable de la faute d'un père »⁵⁶. Notons que si « la faute du père » s'inscrit avec des minuscules, la « Faute d'une Mère » se voit affublée de majuscules⁵⁷.

Certes, cette accumulation risque de dresser un tableau ayant allure de réquisitoire, mais il s'agit plutôt de constater l'absence de tout questionnement concernant l'usage des pronoms personnels et le recours au « sujet », un sujet « inconscient » peut-être mais qui est manifestement une instance volontaire, unifiée, maîtresse d'elle-même : celui de la psychologie, celui du droit⁵⁸. Au total une perspective fondamentalement moralisatrice, voire inquisitoriale, qu'on le veuille ou non. Convenons que Jacques Lacan, sous le terme de sujet,

habite aussi dans les prépositions) est lié à une *Wunschvorstellung* qui est la représentation d'un plaisir plus grand, un plaisir lié à l'ordre de l'être, et qui est ce pourquoi la réalité est récusée » (p. 57). Une telle *Wunschvorstellung* est parfois identifiée à un destin (au sens où en parle Assoun). Il resterait à préciser que cette *Wunschvorstellung* n'est pas dissociable de la métaphysique occidentale (la citation par Safouan de la preuve de saint Anselme en témoigne), c'est-à-dire non dissociable des langues dites indo-européennes qui induisent une position particulière pour les « parlêtres » qu'elles habitent (et dont le néologisme de *parlêtre* est lui-même un stigmaté), mais aussi que le destinal (l'archi-destinal si l'on veut) en tant que lié au traumatique est « en deçà » d'un tel plaisir. (Cf. *infra* les remarques de Freud sur le « rattrapage » de la maîtrise du stimulus).

⁴⁶ Sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

⁴⁷ P. 69.

⁴⁸ P. 72.

⁴⁹ P. 91. Un maître de jeu d'échec peut prévoir les coups possibles longtemps à l'avance, dans certaines parties il peut repérer que désormais quoi qu'il fasse il sera échec et mat : il n'y a pas forcément une jouissance en ce savoir décollé.

⁵⁰ P. 95. « La trilogie des Moires "trinitarisant" la Moira » et y « introduisant *du* jeu » – Assoun souligne le « du » (p. 96).

⁵¹ Un autre texte, celui de Jean Clavreul consacré au « Couple pervers » (dans Piera Aulagnier *et al.*, *Le désir et la perversion*, Seuil, coll. Le champ freudien, 1967, p. 92-126), témoigne lui aussi de l'impasse de la théorisation psychanalytique en ce domaine, l'indispensable abord par une authentique topologie restant en souffrance (nous ne préjugeons cependant pas, faute de connaissance en ce domaine, de l'éventuel apport des nœuds « borroméens »).

⁵² P. 77. Interchangeabilité fort douteuse. Comme l'avait noté Freud dans une lettre à Ferenczi datée du 7 juillet 1913 « Pour chacun de nous le destin prend la forme d'une femme (ou de plusieurs) ». L'inverse est beaucoup moins envisageable. Dans cette lettre Freud cite « l'élément subjectif du *Kästchenwahl* ». Cf. *Correspondances 1873-1939*, Gallimard, 2001, p. 323.

⁵³ *Op. cit.*, p. 137.

⁵⁴ *Le préjudice...*, p. 73.

⁵⁵ P. 74.

⁵⁶ P. 92.

⁵⁷ P. 92.

⁵⁸ Sur les possibilités syntaxiques d'autres langues, cf. *infra*.

a introduit sans doute un mode de manifestation qui serait plutôt de l'ordre de l'*effet*, c'est-à-dire d'une modalité temporelle évanescence, échappant à la présence, évanouissant dès qu'il surgit. Cependant le travail de Paul-Laurent Assoun témoigne massivement de ce que le sens trivial l'emporte, que les vieilles bouteilles ne sont pas sans effets sur du vin nouveau.

Il serait mieux venu de parler d'une entame (au sens d'une effraction), d'une disposition au destinal (au sens d'un agencement qui en résulte), soit un donné ambigu qui peut s'avérer aussi ouverture⁵⁹. À tout prendre, la formule de Mélanie Klein parlant (à propos d'une autre figure destinale, Léonard de Vinci), d'un passage (traumatique) « massif et exceptionnellement précoce de la libido narcissique à la libido objectale »⁶⁰ serait certes moins psychologisante.

Évoquant les rêves qui surviennent au cours de la névrose traumatique, Freud soulignait qu'ils ne servent pas à l'accomplissement de souhaits, qu'ils se mettent à la disposition d'une autre tâche plus urgente : procéder « au rattrapage, sous développement d'angoisse, de la maîtrise du stimulus, elle dont le manque est devenu la cause de la névrose traumatique. Ils nous ouvrent ainsi une perspective sur une fonction de l'appareil animique qui, sans contredire le principe de plaisir, est pourtant indépendante de lui et semble plus originelle que la visée du gain de plaisir et de l'évitement du déplaisir »⁶¹. Ce « rattrapage » suggère une tout autre direction que celle de la jouissance.

Certes, la jouissance est parfois manifeste, elle peut même parfois s'avérer massive et s'imposer au premier plan, dans une aimantation, qui semble incoercible, par le désastreux... elle demeure cependant un effet latéral (elle est « de surcroît ») et dans beaucoup de cultures elle ne semble pas présente. Faisons une hypothèse : la jouissance est tout ce qui reste comme articulation possible avec un destinal dénié, déni corollaire de l'époque des conceptions du monde. Comme le rappelait Heidegger, avec la modernité l'homme devient le *subjectum* et le centre de référence de l'étant en tant que tel. Dans ces conditions la place laissée désormais à l'incontournable du destin devient problématique, la jouissance fonctionne alors comme une sorte de « point de capiton » tentant l'impossible raboutage du sujet ainsi défini et d'un destinal qui l'exproprie à l'évidence de cette place. Forçage métaphysique à figure de retournement qui tente d'inclure le destinal dans le sujet.

Assoun se trouve ainsi pris dans une constante rhétorique de l'inversion⁶², qu'il évoque sans réussir à la situer : ainsi, selon lui, manifestant la confusion de l'en-deçà et de l'au-delà, « Le destin est ce qui se répète d'une origine immémoriale par une torsion du *terminus ad quem* (tout « terminus ! » résonne fatidiquement) au *terminus a quo*. Bref, ce qui se profile, c'est que *le destin*, c'est le *sujet*, en tant qu'il voit revenir son origine – refoulée – dans le réel de son histoire »⁶³.

Nous dirons plutôt que le destin c'est le dénié de la modernité. Face à son retour, le superstitieux tente (comme il peut) d'en prendre acte⁶⁴, Paul-Laurent Assoun s'emploie au

⁵⁹ On retrouve ici la question du « féminin », et peut-être plus initialement de la pudeur et de l'intime (là où le sujet est radicalement *dépourvu*), autrement dit ce que Freud interprète, avec un sérieux imperturbable, comme fantasme homosexuel passif, fellation, chez Léonard (il importerait peut-être en cette perspective de re-questionner l'écart entre phallus « érotique » et « chthonien »). Selon Assoun, « à l'origine du préjugé, c'est le féminin que l'on trouve ». Le sujet préjudicié « occupe le lieu du féminin ». « C'est l'intimement exclu qui vient hanter le système, lui rappeler la précarité de son idéal d'inclusion » (Assoun, p. 17).

⁶⁰ Cf. *Essais de psychanalyse*, Payot, 1972, p. 121.

⁶¹ *Au-delà du principe de plaisir*, « Œuvres complètes » XV, PUF, 1996, p. 303.

⁶² Comme dans tout fétichisme épistémologique.

⁶³ P. -L. Assoun, p. 70.

⁶⁴ Esquissons dès à présent le repérage de deux registres du destinal, l'un étant une représentation idéologique, fantasmatique, substantielle, certes propre à certains sujets (dits par exemple « superstitieux ») mais qui n'est en aucun cas le tout du destinal, et qui menace ainsi d'être prétexte à effacer l'autre registre.

contraire à suturer la survenue de cet hôte inquiétant⁶⁵. Si, comme le notait Hegel, le héros tragique se définit par sa puissance d'accueil de ce qu'envoie le destin, il n'y a pas de pensée moins tragique que celle de certains psychanalystes.

Dans l'ouvrage *Le pervers et la femme*⁶⁶, Assoun identifie *Le Moulin de Pologne* de Giono moins comme « un document de croyance » au destin que comme « un monument de cette croyance ». *Monument d'(in)croyance au destin* : la formule pourrait en tout cas s'appliquer assez bien à la démarche d'Assoun⁶⁷.

Il y aurait sans doute aussi à méditer l'écart entre le réel et le pensé. Dans « Du *Capital* à la philosophie de Marx »⁶⁸, Althusser insiste sur le processus de production de l'objet de la connaissance. Dans le même ouvrage, Pierre Macherey⁶⁹, à propos de l'accusation adressée à Marx par Knies de vouloir « réduire les valeurs d'usage à de la valeur », souligne le risque de confusion *entre le réel et le pensé*. Ainsi en géométrie l'expression de la surface du triangle (le demi produit de la base par la hauteur) ne se dégage pas de la confrontation empirique, l'équation de surface n'est pas un contenu de réalité, elle n'a pas de surface, elle n'est pas triangulaire.

Le conjectural n'a pas davantage d'effectivité, à l'oublier on rencontre le chat de Schrödinger ou le tribunal inquisitorial de Paul-Laurent Assoun. La jouissance est d'abord une conjecture⁷⁰ que d'autres cultures par exemple construisent tout autrement.

Le physicien Eugen Wigner comparait l'efficacité disproportionnée des mathématiques en physique à une clé qui, ouvrant toutes les portes qui se présentent, dispenserait le serrurier (peu imaginatif sans doute) d'essayer les autres clés du trousseau⁷¹. Le recours systématique à ce terme de « jouissance » a sans doute, pour certains psychanalystes, une fonction tout à fait homologue.

« Mise en écriture – existentielle – de la pulsion de mort, qui organise le rapport à l'autre en répétition »⁷² le destin « donne figure à la pulsion de mort qu'il met en histoire »⁷³.

Nous avons tenté de le dégager, une telle formulation n'est tenable que pour une conception triviale du destin. Redisons-le : Assoun ne fait pas vraiment autre chose que de tenter de circonscrire le destin dans une histoire, dans une histoire (éventuellement une pré-histoire) infantile et familiale. Alors que c'est bel et bien la pulsion de mort qu'il s'agirait de réélaborer dans le « cadre » (le mot ne convient guère) du destinal.

À ce compte en effet, n'est nullement prise en considération une autre dimension du destin : un destin *sans figure*, dimension insue, en limite même du dicible, qui s'avère « sismique » (pour reprendre l'image de Warburg) – soit un destinal rythmique, échappant à l'histoire, disons, faute de mieux, « historial » ou « Dogon ».

C'est ce qu'avait perçu Hölderlin : « Tout est rythme, le destin tout entier de l'homme est un rythme céleste, de même que toute œuvre d'art est un rythme unique... Et ainsi le dieu utilise

⁶⁵ Dans un geste en quelque sorte inverse de celui des Dogon (évoqué plus haut).

⁶⁶ Anthropos, 1995.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 140.

⁶⁸ « Lire le *Capital* » Tome 1, Maspéro, 1964.

⁶⁹ « À propos du processus d'exposition du *Capital* », *ibid.* Macherey évoque au passage les *renversements des plaisirs en peines* dans le monde des marchandises, selon les *Manuscrits de 44*.

⁷⁰ Comme l'était l'éther pour la physique. Conjecture identifiable éventuellement comme production transférentielle.

⁷¹ *The Unreasonable Effectiveness of Mathematics in the Natural Sciences*.

⁷² Assoun, p. 76.

⁷³ *Ibid.*

le poète comme flèche, pour tirer de son arc le rythme »⁷⁴. Un tel destin, on peut l'évoquer en poète, non à partir d'une position de comptable ou d'inquisiteur.

En ce domaine, une attention portée aux intensifs⁷⁵ à la suite du linguiste Haïm Vidal Sephiha semble ouvrir d'autres perspectives que les métaphores économiques de Freud. Des perspectives qui ne sont pas coupées de la langue, en particulier par le rapprochement qui devient envisageable avec un autre registre destinal : le destin des langues. Gilles Deleuze et Félix Guattari évoquent ainsi une « métamorphose » du langage, qui se produit quand une langue, elle aussi précarisée dans son identité, est confrontée à une quête de ses limites. Le langage cesse alors d'être représentatif pour tendre vers ses extrêmes, laissant surgir une autre dimension de la langue, jouant par exemple sur le réfléchi, le temps, le dématérialisé, la limite...⁷⁶

Cette mise en tension interne de la langue, est dans la droite ligne de l'image du sismographe de Warburg.

Le cinéma donne, avec le montage (dont on notera la proximité avec les dispositifs oniriques), des possibilités inédites d'abord du destin⁷⁷. Pour Jean-Luc Godard, comme on sait, « au montage, on rencontre le destin ». Sergueï Eisenstein faisait une distinction entre un montage métrique, un montage rythmique tonal et un montage harmonique. Deleuze parlait, lui, de deux grandes figures, les figures du cheval et l'oiseau, avec la ritournelle mélodique qui s'oppose et se mélange à une autre composante, quant à elle rythmique : le galop⁷⁸.

Le cheval et l'oiseau, non pas métaphores mais métamorphoses, dansent et chantent un destinal mosaïque désubstantialisé.

Comme Gaston Bachelard le notait à propos de la mécanique quantique (dans *Noumène et microphysique*)⁷⁹, il convient donc pour tenter de parler du destin, de mettre en question la place que la syntaxe accorde au substantif : *le substantif est désormais trop mal défini pour régner sur la phrase et nécessite l'élaboration d'une autre syntaxe.*

Rappelons les possibilités syntaxiques offertes par d'autres langues, par exemple, au sein de la langue grecque, les possibilités proposées par les dérivés verbaux en *-sis* : selon Émile Benveniste ces noms verbaux expriment en effet l'action sans la référer à un agent ; ou encore, en français, la terminaison en *-ance* qui, comme le souligne Derrida, « reste indécise entre l'actif et le passif » (par exemple la « différance »). D'ailleurs, pourquoi pas la « jouissance » ? Mais alors une jouissance se disant fort étrangement en quelque jargon « outlandish », une jouissance inassignable, nomade, qui ne doit surtout pas être conjuguée à un sujet et qui s'avère modalité de l'intensif⁸⁰. Ici tout métaphysicien, indémodable comme on peut le constater, recule – occasion pour nous, paraphrasant Gaston Bachelard, d'avancer que *serpent est le sujet supposé et rétroactivement créé du verbe serpenter.*

⁷⁴ Cette parole de Hölderlin, rapportée par Bettina von Arnim, est citée entre autres par Maurice Blanchot dans *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1987, p. 173. Contre l'énoncé d'Assoun affirmant : « le destin est bien énoncé fatidique – par où se rappelle la prise du parler (*fari*) dans le *Fatum* : le Destin est la figure du Dit » (p. 67) avançons que le destin ne parle pas toujours, plutôt il chante, grince et se tait. C'est ce que notait Kafka à propos de ces figures destinales que sont les Sirènes : « Les Sirènes possèdent une arme plus terrible encore que leur chant, et c'est leur silence. Il est peut-être concevable, quoique cela ne soit pas arrivé, que quelqu'un ait pu échapper à leur chant, mais sûrement pas à leur silence ».

⁷⁵ Soit « l'ensemble des outils (formules, locutions, clichés, particules, etc..) que les langues utilisent pour renforcer et intensifier l'expression ». Tendus vers la limite, ils sont parfois liés à la douleur (ainsi, en allemand, *sehr* remonte au moyen haut-allemand *sêr* qui signifiait « douloureux »).

⁷⁶ Cf. Haïm Vidal Sephiha, « Introduction à l'étude de l'intensif », *Langages*, 5^e année, n°18, 1970, p. 104-120.

⁷⁷ Gilles Deleuze avance que le montage est « l'acte principal du cinéma ».

⁷⁸ Gilles Deleuze, *L'image-temps*, Minuit, 1994, p. 122-123.

⁷⁹ Gaston Bachelard, *Noumène et microphysique. Recherches philosophiques*, édité par Alexandre Koyré, Henri-Charles Puech et Albert Spaier, vol. 1, Paris, Boivin & C^{ie}, 1931-1932, p. 55-65.

⁸⁰ Ainsi l'invention langagière de Lacan « s'être » : *là où s'était. Là où s'était et où s'était pas*, pourrait-on dire en paraphrasant les conteurs arabes. Qu'en est-il des manifestations de l'intensif dans les divers arts ? Cette question nous semble cruciale. Daniel Arasse évoquait par exemple les *combes* de la peinture.

Louis Althusser⁸¹ constatait que pour « un penseur qui instaure un nouvel ordre *dans le théorique* », les concepts théoriques indispensables « ne se construisent pas d'eux-mêmes sur commande, quand on a besoin d'eux », que l'ensemble de ceux-ci « ne défile pas à la parade, sur le même rang ; qu'au contraire certains se font attendre très longtemps, ou défilent dans des vêtements d'emprunt, avant de revêtir leur habit ajusté, – aussi longtemps que l'histoire n'a pas fourni le tailleur et le tissu ». Jusque-là le concept est sans doute déjà esquissé mais « dans une forme qui se cherche à l'intérieur d'une forme "empruntée" à d'autres détenteurs de concepts formulés et disponibles ». D'une telle dispersion témoigne sans doute la multitude des références que nous avons sollicitées, des emprunts que nous avons contractés. Cependant il ne semble pas qu'Althusser ait eu l'idée que l'émergence d'un tel « ordre » (si c'est encore un ordre) sollicitait parfois les assises mêmes de la langue, rendant inéluctable leur déconstruction. C'est pourtant là une question que dès avant Althusser quelques physiciens-philosophes (Bohr, Heisenberg...) considéraient comme majeure.

Citons une fois encore Freud définissant le destin : « Puissance obscure que seuls très peu d'entre nous parviennent à concevoir de façon impersonnelle ».

Je vous proposerai cette autre définition du destin :

Le destin est un des noms du devenir quand la rencontre avec une démesure⁸² impose à celui-ci une torsion fortuite, torsion à l'origine d'une « dissonance ». Cette dissonance temporelle ouvre à une double possibilité : possibilité⁸³ de l'extinction de ce devenir⁸⁴, *mais aussi* possibilité de l'*ouverture divinatoire* aux harmoniques du temps qui est celle de tout grand créateur⁸⁵.

Février-mars 2013

⁸¹ *Du Capital à la philosophie de Marx, op. cit.*, p. 64.

⁸² Il n'y va donc pas d'une faute, plutôt d'une déterritorialisation (ainsi que Deleuze l'avance par exemple à propos de la rencontre de Heidegger et du nazisme comme tentative de reterritorialisation ratée). Cette démesure ne tient pas seulement à l'intensité de quelque événement (tel que le suggère le modèle de la névrose de guerre), elle est pour partie déterminée culturellement. Ici le savoir des anthropologues s'avère particulièrement éclairant. Ainsi ce que note un africaniste, Stéphan Dugast, à propos de deux cultures voisines d'Afrique noire : chez les Bassar, à l'inverse des Konkomba leurs voisins, le sang versé n'est pas reconnu explicitement comme élément pertinent et n'a aucune incidence sur le sort du meurtrier (de même qu'on ne trouve pas dans cette culture la menace d'une contagion), ce qui, souligne Stéphan Dugast, « n'exclut pas qu'il (*le sang*) le soit (*présent*) virtuellement » (Dugast évoque à ce propos le rôle joué par des « transformations logiques »). Cf. « Meurtriers, jumeaux et devins : trois variations sur le thème du double », *Destins de meurtriers*, Systèmes de pensée en Afrique noire, 14, 1996. Michel Cartry insiste sur le fait que les transgressions en ce système ne sollicitent nullement une réponse en forme d'expiation mais appellent une réparation qui concerne la dimension du *lieu*. Ce qui fait injure à la Terre, ce n'est pas la mise en contact de celle-ci avec une substance d'essence contraire à la sienne en tant que telle, mais le fait que cette mise en contact « se réalise en un lieu de l'agglomération villageoise qui, d'une manière ou d'une autre, fait toujours partie d'une aire rituelle et qui, à ce titre, est toujours susceptible d'entrer en connexion avec des lieux sacralisés » (« La dette sacrificielle du meurtrier », *ibid.*). Redisons que le terme de *trématique* nous semble plus pertinent que celui de « traumatique » en tant qu'il n'équivoque pas avec le médical mais joue étymologiquement avec l'écriture et le jeu de dés (sur ce point je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Oustrances – du sujet*, Apolis éditions, 2012).

⁸³ Parfois de l'inéluctabilité.

⁸⁴ Ainsi par exemple dans *Les Élixirs du Diable*.

⁸⁵ Nous rencontrons donc ici le constat dressé par Claude Lévi-Strauss dans son *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*, constat que, avec le shamanisme par exemple, « les sociétés dites primitives (ne) se placent nullement sous l'autorité de fous ; mais plutôt que nous-mêmes traitons à l'aveugle des phénomènes sociologiques comme s'ils relevaient de la pathologie, alors qu'ils n'ont rien à voir avec elle ». Un constat qui est à certains égards accablant pour notre culture. Notre travail tente d'interroger la situation de la psychanalyse quant à cet agencement culturel obscurantiste.

